

VOIR

PUISSANCE

DEUX

notes sur une œuvre invisible et visionnaire

Prodigieux dessinateur, également auteur d'une œuvre chalcographique considérable (par l'intermédiaire attentionné et inspiré de sa femme, Cécile Reims, qui lui grave ses dessins comme elle le fit de ceux de Hans Bellmer), Fred Deux est aussi écrivain et poète. Mais il est essentiellement un grand voyant, un véritable révélateur des peuples et mondes invisibles qui s'étendent en nos lointains intérieurs.

De nombreuses expositions rendent cette année hommage à cet artiste puissant et singulier.

Inutile, quant à cette œuvre, d'essayer de la dire en un seul discours, continu, ordonné, de la saisir en une théorie cohérente, de la présenter en un texte unitaire ou composé. Seulement peut-on tenter des approches fragmentaires, diverses, des notes venant de tous cotés, un peu comme viennent ces dessins eux-mêmes, tissés de lambeaux épars mais qui finissent par se raccommoder, se rencontrer, chanter un même chant .

D'abord, et le cas est presque unique dans toute l'histoire de l'art, et cela n'arrange rien lorsqu'il s'agit d'en parler, cette œuvre est invisible. Ayant affaire à l'Invisible, n'ayant affaire qu'avec lui, elle réussit l'étrange exploit d'être elle-même invisible.

On n'a jamais vu, personne ne peut avoir vu un dessin de Fred Deux.

On peut juste laisser sa vue s'y perdre. Poser sur un dessin son regard et l'y laisser, à ses risques et périls, s'enfoncer en l'une des plus foisonnantes sylves de traits, signes et figures jamais produites de main humaine. Le regard va alors longuement errer, entre affolement et extase, dans le labyrinthe des lignes, l'anastomose luxuriante des vaisseaux, des cellules, des lignes, dans une fiévreuse mangrove de formes où jamais il ne saura décider de ce qui est vide ou plein, liquide ou solide, inerte ou organique. Entrer dans un de ces dessins, c'est explorer une jungle équatoriale à la loupe, disséquer un dinosaure au microscope. Jamais on n'a fini de voir et, de ce fait, jamais on ne commence à avoir vu.

On peut voir ce dessin. On ne peut pas l'avoir vu.

Dessins à perte de vue, où celle-ci s'affole entre l'angoisse et l'ivresse de se perdre. Sitôt happé, ce qui vient très vite, le regard perd le contrôle de lui-même, entre en une sorte de transe dont il ne sortira, au mieux, qu'avec l'impression d'avoir entrevu. Quoi? Il serait bien en peine de le dire, de le préciser, encore moins de le décrire. Quelque chose d'immense, d'essentiel et de jamais vu.

Ce dessin unit précision et profusion pour plonger l'esprit dans la plus grande et la plus précieuse des confusions. Ni l'œil, ni moins encore nos cerveaux d'occidentaux post-cartésiens, ne sont préparés au choc de cette conjonction si serrée de l'immense

et de minuscule, du très évident et de l'immensément complexe.

En leur luxuriance tout à la fois rigoureuse et cancéreuse, ces dessins m'apparaissent comme les premières œuvres réellement fractales issues d'autre opération que la géométrie du vivant ou le calcul d'un ordinateur. Chaque être est ici composé d'êtres qui lui ressemblent, eux-mêmes constitués d'une foultitude de figures semblables. Le moindre détail est fait de détails qui sont eux-mêmes faits d'un fouillis exhaustivement fouillé de détails plus infimes, toujours plus ténus, et encore, et encore, d'atomes en corolles, de cellules en bronchioles, de larves à sphinges.

Qui entre ici, entre dans l'inépuisable. Dans une pluralité infinie et singulière. Celle des mondes intérieurs...

Si étrange, si secouante et quelquefois même si violente en son inextricabilité, cette œuvre ne laisse rien deviner de la sérénité, de la régularité appliquée et rêveuse du travail qui lui donne jour. A la découvrir, on a tôt fait de l'imaginer issue de fièvres nocturnes, de fatigues ou substances hallucinatoires, de spasmes subis, ou d'affrontements passionnels et passagers. Loin s'en faut.

Elle naît d'un travail tranquille, patient, quotidien. D'un travail de bénédictin plutôt que de sorcier.

Chaque matin Fred Deux se rend à sa table, où l'attend un dessin au trois quarts recouvert, protégé d'autres feuilles de papier à mesure qu'il progresse. Rien d'autre pour l'accompagner en l'aventure, sinon la musique de Bach, souvent, la mémoire d'une vie formidable, toujours. Et puis la chatte, Sirène, qui passe de temps à autre, présente et distante comme sait l'être cette espèce. Parfois, Cécile, qui monte regarder, découvrir et nommer ce qui est venu.

Sinon, rien d'autre que le mouvement incessant du crayon, parcourant la feuille comme l'aiguille d'un sismographe en placide période.

Il arrive que le crayon s'arrête de dessiner pour se mettre à écrire, sur les feuilles protégeant les parties déjà survenues du dessin. Viennent alors des notes, des poèmes, des accompagnements par les mots du voyage des ligs.

Comme ceci: « **Touche la membrane, ne la quitte pas, écoute** ».

La membrane, c'est la feuille de papier, inlassablement interrogée. C'est l'interface des mondes extérieur et intérieur. C'est la peau d'un tambour chamannique, l'instrument d'un patient devinement.

Fred Deux est strictement un «artisan de l'imaginaire», ainsi que Frédéric Descola nomme les chamanes dans le superbe livre qu'il vient de consacrer au peuple jivaro (1).

« Tu es à la recherche d'autre chose que tu ne sais pas, et ne sauras peut-être jamais », écrit Fred Deux. Recherche accomplie en devenant «crayon voyant», en interrogeant sans trêve la membrane du papier comme le chamane la peau de son tambour.

Ainsi viennent un monde, et un peuple.

Peuplade voisine des indigènes que découvrit en lui cet autre explorateur de l'interne que fut Victor Brauner. Même macrocéphalie, semblable union du front et du nez en une seule ligne lunaire. Mêmes bouches lippues, mêmes yeux en amandes. Les membres sont pareillement longs et grêles, pattes d'insectes ou du théâtre d'ombres indonésien.

Un peuple plat et blême, lent, souvent comme englué dans son propre mucus, emberlificoté de ses propres viscères. Ils faites de presque-îles, entités composées de presque-êtres. Souvent en creux , en vide, en absence.

« Touche la membrane, ne la quitte pas, écoute ».

Ils disent: Nous sommes nés dans un monde qui n'a ni nom ni lois. Dans un pays qui a frontières avec la mémoire lourde, la névrose, le souffle court, avec l'angoisse et le doute, avec la faim et le vertige, mais aussi avec ce matin qui naît, le corbeau du jardin, la rue de l'église, le sourire d'un dernier visiteur, la connaissance des univers sacrés, la joie profonde d'être. Nous ne sommes pas dans un monde. Nous sommes dans un filet immense qui nous remonte vers le visible. Nous étions lémures enkystés dans l'obscur ombilic des limbes, et voici qu'un crayon nous délivre.

Fred Deux dessine pour délivrer ces êtres de la malédiction qui les condamnait à demeurer invisibles. Il lève le charme, amnistie leur relégation aux ténèbres.

Mais à la fin, même venue sous nos yeux, cette immense tribu demeure cependant citoyenne à jamais de l'Invisible, c'est-à-dire, peut-être, du Sur-visible.

Gérard Barrière

(1) Les Lances du Crépuscule. Collection «Terre Humaine ». Plon